

Mgr Benoist de Sinety

# IL FAUT QUE DES VOIX S'ÉLÈVENT



Accueil  
des migrants,  
un appel  
au courage

Flammarion

# IL FAUT QUE DES VOIX S'ÉLÈVENT

«Je ne suis pas prêtre pour donner des leçons, ni pour faire la morale, je suis devenu prêtre pour que tout homme puisse entendre cette bonne nouvelle : chaque existence est infiniment aimée de Dieu.

Ce qui me navre aujourd'hui, ce qui me met en colère lorsque j'observe les conditions de vie de ceux qui arrivent sur notre territoire et les réponses que nous leur apportons, ce sont ces discours qui atrophient nos cœurs. Chacun doit chercher des solutions pour faire une place à celui qui est sur notre sol. Il s'agit de dignité. De la leur. De la nôtre aussi.

C'est à la société civile – où les religions, et bien sûr l'Église catholique, ont une place singulière – de prendre le relais pour défendre le droit des migrants. Il faut que des voix s'élèvent... »

**Benoist de Sinety** a été curé de l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Il est depuis septembre 2016 vicaire général de l'archidiocèse de Paris.

Flammarion

Prix France : 12 €  
ISBN : 978-2-0814-2859-1



9 782081 428591

Il faut que des voix s'élèvent

DU MÊME AUTEUR

*Le cœur de l'homme, quelle pagaille !*, Bayard, 2015.

Mgr Benoist de Sinety  
avec Romain Gubert

# Il faut que des voix s'élèvent

Flammarion

© Flammarion, 2018.  
ISBN : 978-2-0814-2859-1

« Une foule était assise autour de Jésus ; et on lui dit : “Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent.” Mais il leur répond : “Qui est ma mère ? qui sont mes frères ?” Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : “Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère.” »

(Évangile de Marc, 3, 32-35)



*À ma famille,  
qui m'a d'abord appris que cette volonté était  
d'aimer son prochain comme soi-même.*



## QUI SUIS-JE POUR PARLER AINSI ?

Je ne suis pas un professionnel de l'humanitaire, je ne passe pas mon temps à arpenter les rues de Paris à la recherche des plus malheureux ou des plus miséreux. Je n'accueille pas non plus de personnes sans domicile et, je le reconnais bien volontiers, je ne donne pas d'argent à tous ceux qui me sollicitent. De quelle autorité est-ce que je me revêts pour oser écrire ces lignes ?

Jusqu'à ces dernières années, j'étais plutôt d'accord avec la fameuse phrase : « La France ne peut pas accueillir toute la misère du monde. » Mais je n'oubliais pas non plus qu'elle se poursuivait par ces mots : « Mais elle doit y prendre toute sa part. »

Baptisé après ma naissance, élevé à l'abri des soucis matériels, j'ai grandi dans une famille où l'accueil a toujours eu la première place. Ouvrir sa porte, accueillir à sa table, écouter sans juger,

offrir un lit pour la nuit, partager. Tout cela, je l'ai appris auprès des miens. Depuis, je n'ai pas toujours su mettre en pratique cette générosité naturelle et, au fond de moi, j'ai longtemps porté ce lourd remords de voir tant de gens malheureux pendant que j'étais si chanceux. Comme d'autres, fatigué par cette culpabilité, j'ai cherché à m'en détourner en me disant que, seul, je ne pouvais absolument rien faire pour changer les choses ; qu'il valait mieux laisser œuvrer ceux qui, par profession ou dévouement, avaient pris en main cette mission dont je me sentais si incapable.

Après tout, mon pays, la France, incarnait dans l'imaginaire collectif mondialisé une image tellement belle de générosité, de fraternité, d'égalité que je m'exemptais de réfléchir au droit d'asile tel que notre État le conçoit et surtout tel qu'il le met en application. L'État faisait ce qu'il avait à faire, les associations aussi. Et c'était très bien comme ça. J'étais alors, je m'en rends compte aujourd'hui, aveuglé par mon amour pour la France.

Pour tout dire, je me sens fier d'être français, d'appartenir à ce pays si riche, si beau, si ancien. Et, bien que dans mon sang coulent des souvenirs du sud de l'Italie ou du nord de la Flandre, je n'ai pas le sentiment d'appartenir à une autre nation. Sans doute est-ce dû à mon éducation

ou à ma génération mais les étrangers que je connais sont des amis que j'ai rencontrés lors de voyages touristiques ou lors de missions professionnelles. À Paris, ceux qui viennent d'ailleurs et que je côtoie sont justement ces proches de passage à qui je fais visiter les merveilles de la capitale et de ses alentours. J'adore arpenter ma ville pour faire découvrir à d'autres tous ses secrets. Enfant, j'aimais servir de guide aux amis de mes parents venus de loin : je les emmenais volontiers visiter les grands monuments, des Invalides à Versailles, sans oublier de passer par la basilique de Saint-Denis pour leur présenter avec fierté ceux qui composèrent un chapitre important de notre histoire. Mes amis étrangers, ce sont aussi parfois des étudiants ou ces fidèles qui appartiennent à la grande famille de l'Église catholique. Sans arrogance, sans sentiment de supériorité, mais avec un amour sincère pour mon pays et notre histoire, j'aime leur raconter ce que nous avons de meilleur. Notre cuisine, notre vin, notre génie.

J'ai toujours tressailli aux paroles de *La Marseillaise*, et toujours pensé que la France avait à porter au reste du monde un Message qui le dépasse. Je me souviens des mots du père Ceyrac, qui fut actif pendant plus de cinquante ans avec ses compagnons jésuites auprès des plus pauvres



Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)